



On s'empresse de me porter dans ma chambre. — Page 182, col. 3.

son retour, il me fut aisé de m'apercevoir qu'il était fort contrarié de me retrouver investi de toute la confiance de madame de Ferrières. Le dépit qu'il ne pouvait cacher, lorsqu'elle lui parla du zèle et de l'intelligence que je mettais à soigner ses intérêts, ses manières avec moi qui, de froides et polies qu'elles avaient été jusqu'alors, devinrent tout à coup presque impertinentes ; tout me fit voir clairement que le nouveau rôle que me faisait jouer chez elle madame de Ferrières lui déplaisait souverainement ; qu'il ne pouvait souffrir qu'un tiers pût intervenir entre l'intendant qu'il avait placé dans la maison, qui lui était tout dévoué, et celle dont il voulait pouvoir diriger à son gré la façon de vivre, et surtout la fortune : Qu'à cela ne tienne, me dis-je, quand je me fus assuré des motifs de son humeur ; je n'ai pas cherché l'emploi d'homme d'affaires, ce sera de l'ennui de moins. Je fus donc fort satisfait de voir madame de Ferrières, avant qu'il se fût écoulé huit jours, s'abstenir de m'employer sous ces rapports, ou comme conseil ou comme aide, et prendre je ne sais quel prétexte pour se remettre à régler elle-même les comptes de son intendant : Grâce au ciel, pensai-je, nous allons maintenant vivre en paix ; mais le coup était porté. M. Dumesnil ne voyait plus en moi le jeune homme sans conséquence qu'il avait toléré volontiers dans la maison pendant près d'un an. La confiance en moi, sur le point qui lui tenait le plus au cœur, pouvait renaître d'un instant à l'autre ; il était plus simple, beaucoup plus simple de m'envoyer chercher fortune ailleurs ; et, dès le premier jour, son parti avait été pris à ce sujet. A dire vrai, ma façon d'être avec lui n'était pas propre à l'en faire revenir. J'avais vu trop clair dans tout ceci pour ne pas le mépriser complètement, et je ne sais pourquoi le mépris m'était plus difficile à cacher que l'amour même. Je trouvais la force de parler à Camille d'un air froid, d'une voix calme, je ne trouvais pas celle d'adresser à M. Dumesnil les simples politesses d'usage. Au risque de tout perdre, car il s'agissait de tout

pour moi, je laissais échapper de temps à autre, quand il disait de certaines choses, un sourire de dédain, qu'il pouvait peut-être remarquer, et qu'il n'était pas en ma puissance de retenir. Il est vrai qu'à l'extérieur près, cet homme était vraiment repoussant, pour qui l'avait observé comme moi. Plat et flatteur avec tous ceux qui pouvaient lui être bons à quelque chose, son insolence égalait sa dureté d'âme envers celui dont il n'attendait rien. N'aimant personne, pas même madame de Ferrières, n'ayant d'autre but ici-bas que celui de faire fortune, et sacrifiant tout aux avantages de s'asseoir à une bonne table, de monter dans une bonne voiture, il n'aurait vu de honte à rien, si ce n'est dans la pauvreté. Je ne lui ai jamais entendu dire un mot de cœur : malgré tout son esprit et toute son habileté, il faut croire qu'il n'en trouvait pas. Tel était M. Dumesnil ; tel était l'ennemi irréconciliable que je venais de me faire. Avant peu, grâce à la manière arrogante qu'il prit avec moi, et à quelques petits sarcasmes qu'il essayait de me lancer, j'en vins à le haïr si cordialement, que ce n'était pas pour moi une légère peine que celle de me contenir tous les jours à table. Heureusement je parlais si peu, et toute ma conduite dans cette maison, d'ailleurs, était si fort irréprochable, que je lui donnais peu de prise : Ah ! me disais-je souvent, s'il pouvait soupçonner le secret qui ne sortira jamais de mon cœur, qui mourra avec moi, quel moyen certain il aurait de me perdre ! Qu'on juge donc si je veillais plus que jamais sur moi-même, placé comme je l'étais alors sous les yeux de ce serpent. Aussi n'était-ce pas moi que je craignais, le dirai-je ? c'était mademoiselle de Sénac ; c'était cet ange qui, je ne pouvais plus en douter, partageait, sans le savoir, l'amour de l'humble Raoul, du pauvre orphelin, et dont les naïves imprudences me faisaient tressaillir à la fois de bonheur et de crainte.

Les choses étaient dans cet état, lorsqu'un matin M. de Sénac me fit dire de passer dans sa chambre, où je le trouvai tout à fait hors de lui-même. Savez-vous ce qui se passe ? me cria-t-il

dès qu'il m'aperçut ; savez-vous ce qui se passe ? Nous quittons Paris pour toujours ! nous partons la semaine prochaine ! un nouveau projet ! une manufacture immense ! la ruine, la ruine de ma sœur !

J'eus la plus grande peine, saisi comme je l'étais surtout, à tirer un sens clair d'une foule de phrases incohérentes qui se succédèrent et qu'il prononçait en parcourant sa chambre, en levant les yeux et les bras au ciel, ainsi que fait un homme éperdu. Je finis cependant par comprendre une partie de la vérité.

— Savez-vous si madame de Ferrières m'em-mène ? demandai-je aussitôt avec un battement de cœur qui m'ôtait la respiration.

— Oui ; car elle lui a dit devant moi que vous tiendriez des livres à merveille !

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il a répondu : Fort bien, fort bien. Ah ! n'ayez pas peur qu'il la contrarie maintenant sur la moindre chose !

— Savez-vous, mon ami, continua-t-il en me serrant le bras de toute sa force, qu'il s'agit maintenant d'abattre un des plus beaux châteaux qui existent, pour en faire des ateliers ? Savez-vous que ma sœur va fournir à toutes ces dépenses ? à celles de l'établissement ? qu'il va lui en coûter cent mille écus... Que dis-je ? toute sa fortune peut-être, avant que la manufacture rapporte un sou ? Si je n'avais perdu mon procès, j'en prendrais mon parti plus aisément ; mais voir ma pauvre sœur courir à sa ruine, quand la mienne est consommée, quand je ne pourrais plus venir à son secours ! Et le digne homme se laissa tomber sur un fauteuil, dans l'accablement d'un véritable désespoir.

— N'essayez-vous point de faire à madame de Ferrières quelques représentations ? lui dis-je. Peut-être pourrez-vous quelque chose sur elle ?

— Depuis hier soir je lui ai dit tout ce que pouvait dire un homme sage et sincèrement attaché. J'ai parlé à un mur. Il y a longtemps que